

## L'archaïsme en tamazight (kabye): analyse et identification

Par **BERKAI Abdelaziz**  
Université de Béjaïa

« Tout languit et meurt, renâit et recommence »  
Leconte De Lisle, *Poèmes barbares*, II

### Introduction

La néologie et l'archaïsme sont deux processus inverses dans l'évolution du lexique d'une langue. Alors que le néologisme tente de s'introduire dans la langue pour s'y installer, l'archaïsme, au contraire, tend à s'y soustraire. Mais, puisque tout mot est nécessairement « un néologisme qui a réussi », pour reprendre J.-C. Boulanger (1989 : 199), donc un archaïsme passe d'abord par le stade néologique avant de s'établir dans la langue, y « vieillir » et tendre à en sortir. Et même sorti complètement de la langue, il peut y revenir et être à nouveau une forme de néologisme que Sablayrolles (2006) appelle « paléologisme ». Jean de La Fontaine en a fait presque une spécialité en étant l'auteur « d'une cinquantaine de résurgences, parmi lesquelles *bref* et *jadis* » (V.J.SERME, 1998), aujourd'hui très vivants. Ce parcours qui mène de la naissance à la « re-naissance » en passant par la mort montre bien que rien n'est jamais irréversible dans le lexique et que le rapport archaïsme/néologisme n'est pas toujours de type oppositif.

Dans ce qui suit nous essayerons d'abord de définir précisément les notions-clés de notre exposé -l'archaïsme, le « paléologisme » et la « survivance »- et tenterons ensuite d'analyser le concept d'archaïsme pour faciliter son identification dans l'ensemble du lexique d'une langue qui, bien qu'accusant un trou lexical et terminologique énormes, est engagée résolument depuis quelques décennies, plus encore depuis quelques années, dans une dynamique de promotion et de réhabilitation en élargissant sensiblement ses espaces de communication et d'expression.

### Qu'est-ce qu'un archaïsme ?

Si les travaux se rapportant à la néologie sont abondants en littérature, force est de constater que ceux qui abordent la problématique de l'archaïsme linguistique sont rares. On cite souvent concernant le français deux articles: *Introduction aux problèmes de l'archaïsme* (1967) de Paul Zumthor (V. bibliographie) et *L'archaïsme et ses fonctions stylistiques* (V.J.M. KLINKENBERG, 1970) Deux articles qui abordent le problème sous un angle plutôt littéraire que linguistique en s'intéressant surtout aux problèmes de style, parce que « l'archaïsme est moins un fait de langue (...) qu'un fait de style », pour reprendre Zumthor (1967 : 25). Ceci est valable surtout pour une langue à vieille tradition écrite, en particulier lexicographique, comme le français où ces archaïsmes sont relativement bien conservés, donc ayant une certaine existence dans la langue (écrite), ce qui permet à leurs « repreneurs », généralement des écrivains, d'y recourir en ne prenant pas grand risque de ne pas être compris, puisque leur usage est plus ou moins consigné dans les dictionnaires. Leur reprise pose donc plus un problème du choix de la langue, c'est-à-dire du style, que celui de la langue elle-même. Ce qui n'est pas tout à fait le cas pour une langue comme tamazight où leur usage, en plus d'avoir un fort marquage stylistique, risque de poser tout simplement le problème de leur incompréhension. Le problème que pose par exemple le mot *aqlalas* du titre de la célèbre chanson *ay aqlalas* de Mouloud Assam, enregistrée en 1978 à la chaîne 2 et reprise et popularisée par Ali Amrane, est surtout linguistique et concerne son signifié qu'on ne retrouve pas dans les modestes dictionnaires kabyles qui existent<sup>78</sup>. Mais s'agit-il en l'occurrence d'un archaïsme ? Pour Zumthor l'archaïsme désigne « deux variétés de faits :

<sup>78</sup> Beaucoup de gens s'interrogent sur la signification de ce mot mystérieux. Un internaute d'At Ghobri en donne le sens de « quelqu'un qui a la bougeotte », du verbe *qililes* « avoir la manie de bouger, de se déplacer... », attesté à At

1. résurgence, dans l'usage, d'un signe vieilli, voire disparu depuis quelque temps ;
2. survivance, dans un système, d'un signe ayant appartenu à un système désuet » (1967 : 19).

Dans cette définition de l'archaïsme Zumthor distingue entre «résurgence» d'un signe, vieilli ou complètement disparu, et «survivance» d'un signe ayant appartenu à un système désuet. Sablayrolles propose de dénommer ces deux réalités différemment en gardant « archaïsme pour les mots «anciens, vieillissants» et de nommer *paléologisme* un mot réintroduit après une longue absence et dépourvu de signifié préconstruit et de connotation» (V.J.-F. SABLAYROLLES, 2006). Le paléologisme ne se distinguerait ainsi du néologisme que par le seul fait d'avoir déjà eu une existence dans le passé. Sa nouveauté est même plus accusée que celle de certains types de néologisme qui ne sont que partiellement nouveaux comme le néologisme sémantique dont une partie seulement du signifié est nouvelle pour un signifiant connu.

Le mot *aqlalas* constituerait donc en kabyle, au regard de cette définition, un paléologisme ou une «résurgence» d'un mot ayant complètement disparu de l'usage pour les locuteurs de certains parlers, comme celui des Ait Manguellat si l'on se fie au dictionnaire de J.-M. Dallet et si tant est qu'il ait déjà existé dans ce parler, mais aussi une «survivance», voire même un mot non archaïque, dans d'autres parlers où il serait toujours attesté, du moins dans celui de l'auteur lui-même. Cette variation «diatopique» caractérise fortement une langue comme le kabyle où l'on peut constater un usage courant d'un mot dans une région, alors qu'il a disparu depuis longtemps dans une autre. Nous avons relevé dans *Poèmes kabyles anciens* de Mouloud Mammeri, à titre d'exemple, des mots dont le sens a complètement disparu en Grande Kabylie et ses environs où ces poèmes sont recueillis, alors qu'ils sont pour certains d'un usage très courant dans les parlers *tasaflit* à l'est de Béjaïa (Aokas, Souk El Tenine...). On y trouve, par exemple, le mot *tibbwas* dont l'auteur écrit en bas de page en kabyle: «ur yettwassen ara unamek bbwawal-a» (p. : 154) «le sens de ce mot n'est pas connu»:

Lukan aṭṭebbrey yibbwas  
Anneg tiyersi  
Annawed lâad'ar tilas  
Anneyz anressi  
ṣṣbeḥ ad ay-d-yaff tibbwas<sup>79</sup>

Il s'agit ici en réalité d'un nom et de son suffixe pronominal que l'auteur écrit d'un seul tenant : *tibbwas* (< *tibbwa-s* < *tiwwa-s* «son dos»). La tension des semi-voyelles entraîne systématiquement leur consonantification dans les parlers de la Grande Kabylie et de la Soummam, alors qu'elles se maintiennent dans la région de Béjaïa et du Sahel<sup>80</sup>. Le mot *tiwwa* est plus usité à Aokas pour dire «dos» que *aɛrur* qui est aussi connu. La diachronie en tamazight, à défaut de documents écrits anciens et suffisants, se réduit à la «diatopie». On arrive ainsi à connaître le sens de beaucoup d'archaïsmes sémantiques en recourant à d'autres parlers, parfois très éloignés. C'est le cas, en particulier, de beaucoup de toponymes en kabyle dont le sens a complètement disparu depuis longtemps dans cette variété du tamazight, mais conservé

---

Ghobri, qui semble «soir» (encore un archaïsme) au personnage concerné dans la chanson qui quitte sa famille et son pays pour aller dans un pays étranger en traversant la mer (v. <http://tamazgha.fr/Aqlalas-ou-l-oeuvre-litteraire-qui.html>).

<sup>79</sup> Si un jour j'avais le pouvoir

Je nouerais l'affaire

Nous irions jusqu'aux frontières de l'ennemi

Y installer des tranchées

Au matin il nous y trouverait

Traduction très habile qui ne prend pas en charge le segment *f tibbwa-s* «sur son dos»: «au matin il nous trouverait sur son dos».

<sup>80</sup> *Ayyur* «lune», dans la région de Béjaïa, devient *aggur* en Grande Kabylie et dans la Soummam et *tawwurt* «porte» devient *taggurt* (Soummam) et *tabburt/tappurt* (Grande Kabylie).

dans d'autres. C'est le cas par exemple du toponyme Aswel/Asouel, nom d'un somptueux lieu touristique situé à quelques kilomètres au-dessus de Tikjda<sup>81</sup> et à quelques centaines de mètres de Tizi N'Kouilal, dont le sens a complètement disparu en kabyle, peut-être depuis longtemps, mais qu'on retrouve à plus de mille cinq cents kilomètres de là, en touareg, avec le sens de « plateau surélevé » (V. J.-M. CORTADE, 1967), et c'est exactement ce qu'il est<sup>82</sup>.

L'archaïsme se manifeste aussi, par variation « diastratique », dans une même synchronie: « A un moment donné, dans une communauté linguistique, il existe simultanément, selon les groupes sociaux et selon les générations, plusieurs systèmes linguistiques ; en particulier, il existe des formes qui n'appartiennent qu'aux locuteurs plus âgés ; celles-ci seront considérées par les locuteurs plus jeunes comme des archaïsmes par rapport à la norme commune » (V.J. DUBOIS, 2002). Ce type d'archaïsme est très courant aujourd'hui en kabyle et est dû à deux considérations principales:

1. Un changement radical du mode de vie et des moyens de production et de consommation économiques qui fait que des pans entiers du lexique « se sont archaïsés » parce qu'ils renvoient à des objets, concrets ou abstraits, qui ont quasiment disparu de la vie de la communauté. Qui peut aujourd'hui nommer la moitié seulement des 17 pièces composant la charrue et le joug, à part un vieux paysan bien versé dans le travail de la terre: *tisilett, atmun, amgarsu, tagenturt, asemmasu, tijemmatin, tizzeft, udfir, tajebbat...* C'est la première moitié de ces pièces numérotées de 1 à 9 dans le Dallet (1982 1043). Des noms de mets qui ne sont plus cuisinés depuis des dizaines d'années ne seraient connus aujourd'hui que par les locuteurs de la troisième et quatrième générations : *acerrid* (Raffour) « galette faite avec de la farine de glands (*ayrum ubellud*) »; *ameqcur* (Raffour) « farine de l'écorce de glands mélangée avec celle de l'orge (*seksu/ayrum umeqcur* « couscous/galette fait(e) avec cette farine ») »; *tabsist* « mélange d'une mesure de farine de caroube et deux d'orge huilée à l'huile d'olive » (la région de Béjaïa) C'est ce qu'on appelle des « archaïsmes de civilisation » dénommant « des réalités disparues et ne possédant plus de correspondants dans la langue moderne, ils s'opposent aux archaïsmes linguistiques » écrit Sablayrolles (2007: 9). Ce seraient peut-être aussi, pour ces derniers, des « mots culturels », une dénomination de Ladislav Zgusta, c'est-à-dire des mots qui ne possèdent pas d'équivalents dans les autres langues parce qu'ils renvoient à des référents qui n'existent que dans la culture où ils sont nommés;

2. Changement important des pratiques langagières dû à la scolarisation massive des populations et à l'« irruption » dans les foyers familiaux des médias électroniques véhiculant d'autres langues et cultures et réduisant considérablement la communication et l'expression dans la langue maternelle. On a ainsi tendance dans le langage des jeunes générations à substituer des mots d'emprunt à l'arabe ou au français à des mots parfaitement attestés en kabyle qui s'engagent de ce fait dans un processus d'archaïsation. Le mot *lguti* « goûter » s'est très largement substitué en kabyle chez les jeunes au mot endogène *tanalt/tanilt* qui leur est totalement inconnu, du moins dans les deux localités: Béjaïa et Raffour (dans la wilaya de Bouira)<sup>83</sup>. *Ddisir/Adișir* « dessert » s'est aussi substitué partout en Kabylie dans cette acception à *asegri* qui signifie « le fait de laisser en dernier qqch ». *Kotizi*, articulé avec le [k] pré-vélaire du français qui n'est pas amazighisé en palatale du kabyle [c] (en API), s'est aussi très largement substitué à *bzer* « cotiser, se cotiser » qui donne *tabzert* « cotisation; impôt » (V. DALLET). Le mot de la deuxième acception « impôt » est quant à lui partiellement amazighisé en *lampu* (pl. *lizampu*) en maintenant le schème de pluriel du français<sup>84</sup> et semble avoir remplacé son équivalent en kabyle depuis

<sup>81</sup> Ce mot vient de *tigejda* « piliers de bois (...) (forêt de cèdres) » (Dallet, 1982 253).

<sup>82</sup> On y a même érigé un grand stade avec piste d'athlétisme de 400m à 1700m d'altitude où s'entraîne parfois des sportifs de haut niveau dont des équipes comme la JSK.

<sup>83</sup> Fait relevé dans deux mémoires de master traitant de l'archaïsme dans ces deux localités (v. bibliographie).

<sup>84</sup> Un schème qui se maintient de plus en plus avec la pression des emprunts au français et la connaissance de cette langue par des locuteurs kabyles de plus en plus plurilingues. Ce maintien concerne surtout les noms commençant par l'article défini *l'/la*: *limigri* « émigré » > pl. *lizimigri* (+ *-iz-* devant l'article défini). Un autre emprunt de luxe qui

longtemps. C'est ce qu'on appelle en aménagement linguistique «emprunt de luxe» qui est totalement inutile à la langue emprunteuse, voire même «nuisible» dans la mesure où il appauvrit la langue au lieu de l'enrichir comme le fait l'«emprunt de nécessité».

### Autres types d'archaïsme linguistique

Un autre type d'archaïsme est celui « des mots vieilliss qui survivent uniquement comme enrobés dans une structure syntaxique vivante dont ils ne peuvent en aucun cas être extraits » écrit Zumthor (1967: 21). Ainsi en français le verbe *férir* «battre, frapper» n'existe que dans l'expression *sans coup férir* «sans combattre (Vx); sans rencontrer la moindre résistance, sans difficulté» (*Le Grand Robert*) dont même la syntaxe est archaïque. En kabyle le verbe *li* «avoir, posséder» ne s'emploie quasiment que dans l'expression interrogative: *wi k-ilan?*<sup>85</sup> «qui es-tu? /Tu es le fils de qui? (littéralement: qui te possède)». En dehors de cette expression on utilise aujourd'hui le verbe *sɛu*.

L'archaïsme concerne surtout le lexique qui est le niveau le plus instable de la langue, mais se rencontre aussi à d'autres niveaux: phonétique, morphologique et syntaxique. La prononciation de la dentale sourde comme une occlusive à Iwaquren (Raffour) dans le mot *ttawil* «moyen; possibilité...», alors qu'elle est articulée partout ailleurs, à Tizi comme à Bougie<sup>86</sup>, comme une affriquée [T<sup>s</sup>] (*ttasawil*), est un archaïsme phonétique. L'intercalation d'une préposition ou d'un adverbe entre le préverbe *ad* de l'aoriste et le verbe qui le suit est un archaïsme syntaxique qu'on rencontre surtout dans des expressions figées ou consacrées: *ad akk frunt*, prononcée [ad ak<sup>w</sup> əfrunt], expression elle-même archaïque qu'on utilise pour dire à quelqu'un qu'on trouve pensif, songeur que tous ses soucis et problèmes se dénoueront bien un jour: «ils connaîtront tous une fin». Il y a même un archaïsme phonétique ici, puisque la dentale sonore du préverbe *ad* est articulée comme une occlusive, alors qu'elle a une articulation fricative dans la langue actuelle. On dira plutôt dans le langage courant *ad frunt akk* [ad frunt akk<sup>w</sup>]. Une autre expression courante, mais à syntaxe archaïque: *ad fell-as yeɛfu Rebbi* «puisse Dieu lui pardonner». On dira, par exemple, dans le langage courant: *ad d-yawi fell-as asefru* «il fera un poème sur elle/lui» et non *ad fell-as yawi-d asefru*. La modalité d'orientation spatiale *-n* qui indique un mouvement du procès vers la personne à qui l'on parle, opposé à *-d* qui indique le mouvement inverse, c'est-à-dire vers la personne qui parle, est un archaïsme grammatical dans les parlers de Béjaïa et de ses environs plus ou moins lointains<sup>87</sup>. Elle ne survit apparemment dans cette région que dans le «présentatif» *aql-* s'employant obligatoirement avec un pronom affixe régime direct, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> personne: *aql-i-n* «me voici (à toi); je te rejoins». On dira aujourd'hui à Béjaïa, par exemple, *ad d-asev* avec le sens de «je viendrai (vers toi/là où tu es)» ou «je viendrai ici (où je me trouve maintenant au moment où je parle)», alors qu'ailleurs où les deux modalités existent on dira *a(d) n-asev* pour exprimer le premier procès et *ad d-asev* pour exprimer le second. La modalité *d* recouvre donc ici les deux valeurs et compense la disparition de la modalité *n*.

Pour revenir au lexique, l'archaïsation peut toucher une partie seulement du signifié du signe, sans toucher le signifiant, ce qui donne un archaïsme sémantique. Le verbe *ffeɣ* «sortir...» au sens de «être bien nettoyé»: *yeffeɣ ubernus* «le burnous est bien lavé» (V.J.-M. DALLET, 1982) est aujourd'hui un archaïsme sémantique, sans doute dans beaucoup de parlers kabyles où il ne serait connu que par des locuteurs de la 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> générations. Un jeune locuteur utiliserait une périphrase à base du verbe *irid* «être lavé» pour rendre un tel sens: *yirad mliħ/akken ilaq/akken*

---

remplace *iminig* «émigré; voyageur» qui serait déjà à un stade avancé d'archaïsation s'il n'était pas réhabilité par Ait Menguellet dans sa chanson *iminig g-giḍ (n yid)* «le voyageur/émigré de la nuit».

<sup>85</sup> Avec variation du pronom affixe régime direct: *wi t-ilan, wi ten-ilan* «Qui est-il, qui sont-ils».

<sup>86</sup> A l'exception des parlers *tasahlit* à l'est et au sud-est de Béjaïa qui ne connaissent pas cette affriquée.

<sup>87</sup> Sidi Aich, Lekseur, Amizour... et tous les parlers *tasahlit* à l'est de Béjaïa (Tichy, Aokas, Souk El-Tenine...).

*iqewwem...* «Litt. Il est lavé bien/comme il le faut...». On préfère exprimer un sens par un mot spécialisé, quitte à recourir à une périphrase, pour être sûr d'être compris, que par un mot qui en a beaucoup d'autres, a fortiori lorsqu'ils sont plus connus, comme c'est le cas ici du verbe *ffeɣ*. C'est comme cela aussi que des acceptions vieillissent dans des mots parce qu'elles sont plus «visibles» sous d'autres signifiants. Ce type d'archaïsme, à la différence des autres, peut induire une confusion dans l'interprétation du message lorsque le récepteur ignore l'acception archaïque du mot qu'il connaît et que, en plus, le contexte ne permet pas la désambiguïsation nécessaire. En français, on a tendance à comprendre l'expression *il n'y a pas péril en la demeure*, «sous l'influence des sens vivants» de *demeurer*, comme «il n'y a pas de péril dans la maison» (V. ZUMTHOR, 1967), au lieu de comprendre qu'il n'y a pas de danger à attendre.

### Conclusion: identification et analyse du concept

S'il est vrai que quantité de mots sont sortis de l'usage en tamazight parce qu'ils réfèrent à des catégories d'objets ou de pensées qui n'ont plus cours dans cette langue, beaucoup d'autres, par contre, sont relégués au statut d'archaïsmes par des emprunts «de luxe» faits à l'arabe ou au français par des bilingues pour des considérations de prestige, de «visibilité» ou tout bonnement d'ignorance de leur existence dans la langue emprunteuse. Des mots comme *ẓunẓu* «inaugurer» ou *دشن* (en arabe), *akettir* «défaut, faille» ou *عيب*, *amillus* ou *acraraq* «cafard», *aftis*<sup>88</sup> «plage; grève», *ẓleɖ* «être dans la misère, le dénuement», sont de ceux-là. Ils sont empruntés soit à l'arabe ou au français ou aux deux langues à la fois: *deccen*, *ldifu/lɛib*, *akafaɣ*, *laplaj*, *mzer/nħaf* (> *lmizirya*, *lhif* qui remplacent *ẓẓelɣ* «misère, dénuement»). La récupération de ces derniers et leur mise à disposition des usagers, de même que les premiers, leurs signifiants en particulier, qui pourraient être adaptés pour signifier de nouvelles réalités, est une démarche nécessaire dans l'entreprise de satisfaction des besoins lexicaux de cette langue. La «paléologie» et la néologie proprement dite, de même que la «néologie externe», c'est-à-dire par emprunts, constituent des outils nécessaires et complémentaires dans le travail d'enrichissement du lexique. Mais enrichissement suppose d'abord recouvrement, recueil de ce qui existe comme ressources dans une langue. Il est inutile de créer (ou d'emprunter) ce qui existe déjà.

On rencontre ces archaïsmes au niveau diastratique chez une minorité de locuteurs, surtout les personnes âgées, mais aussi des catégories de personnes maîtrisant une pratique ou un métier qui comporterait des signes qui ne sont connus que dans leur milieu, donc absents de la langue commune, d'où leur caractère archaïque. Au niveau diatopique on retrouve beaucoup de signes disparus dans une région dans une autre région. On y retrouve aussi au niveau de la toponymie et de l'anthroponymie. Il faudrait en particulier concernant les archaïsmes relevant des variétés diastratiques des enquêtes ciblées auprès des personnes concernées, surtout, concernant tamazight, les personnes âgées qui détiennent encore quantité de mots échappant complètement à la langue commune. Il serait plus intéressant pour les enquêteurs, chercheurs, étudiants ou autres, d'utiliser les deux approches onoma- et sémasiologique de façon complémentaire. Rechercher auprès d'informateurs qualifiés les signifiés de signes contenus dans un corpus de textes varié (contes, proverbes, devinettes, poésie, discours informels...). C'est la démarche sémasiologique qu'utilisent les lexicographes et qui touche toutes les catégories du lexique, en particulier les mots grammaticaux et les verbes qui y sont bien représentés. Le caractère non représentatif d'un tel corpus oblige à une démarche inverse, c'est-à-dire onomasiologique, qui part de référents (objet, image, description...) ou/et d'équivalents dans d'autres parlers amazighs proches ou/et dans d'autres langues (arabe, français...) pour rechercher leurs signifiants: *amek i s-qqaren i kra?* «Comment appelle-t-on qqch?»; *amek i d-qqaren kra?* «comment dit-on qqch?», etc. On connaît le sens de ce «qqch», mais on ignore sa dénomination.

L'analyse de ces archaïsmes permet d'en dégager en synchronie trois types différents :

<sup>88</sup> On trouve ce mot en toponymie désignant des grèves de rivières en Kabylie et une plage à Jijel.

- Des archaïsmes «fossiles» dont il ne reste que les formes qu'on peut retrouver dans des textes anciens à l'instar de ceux retrouvés par M. Mammeri dans les poèmes kabyles anciens. On peut trouver cependant le signifié de certains en recherchant dans d'autres parlers ou dialectes. Une bonne couverture lexicographique des différents parlers est aujourd'hui une urgence pour sauver d'une disparition certaine beaucoup de mots de ce type. « Une couverture lexicographique correcte et équilibrée du terrain est préalable à une action qui se voudrait à la fois efficace et pan-berbère dans le domaine de la modernisation et de l'enrichissement du lexique », écrit à juste titre Chaker (1985: 89) ;
- Des paléologismes, c'est-à-dire des résurgences qui fonctionnent au niveau de la réception comme des néologismes ou comme des pérégrinismes comparativement aux emprunts, mais qui ont une certaine saveur littéraire que n'ont pas nécessairement ces derniers. Nous avons déjà évoqué, en l'occurrence, le mot *aqlalas* perçu comme tel par beaucoup de locuteurs kabyles;
- Enfin, des « survivances » de 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> degré selon leur ignorance par les locuteurs de la 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> génération. Le mot *tanalt/tanilt*, évoqué précédemment, serait une survivance de 1<sup>er</sup> degré à Béjaïa et à Raffour.

## Bibliographie

- 1) AMEZIANE. A., 2007: « Aqlalas ou l'œuvre littéraire qui résiste à l'épreuve de l'usure », en ligne sur : <http://tamazgha.fr/Aqlalas-ou-l-oeuvre-litteraire-qui.html>.
- 2) BOULANGER. J.-C., 1989: «L'évolution du concept de néologie de la linguistique aux industries de la langue », in *Actes du colloque terminologie et diachronie*, CILF : Paris, 1989, pp. 193-211.
- 3) CHAKER.S., 1985: « La planification linguistique dans le domaine berbère : une normalisation pan-berbère est-elle possible ? », *Tafsut*, n° 2, série spéciale Etudes et débats, pp. 81-91.
- 4) CORTADE. J.-M. avec la collaboration de MAMMERI. M., 1967: *Lexique français-touareg (inverse du dictionnaire touareg-français de Ch. De Foucauld)*, Alger/Paris, CRAPE/AMG, 511 p.
- 5) DALLET.J.-M., 1982: *Dictionnaire kabyle-français (parler des Ait Menguellat, Algérie)*, SELAF, Paris, 1052 p. + XXXIX.
- 6) DUBOIS. J. et al., 2002: *Dictionnaire de linguistique*, Larousse.
- 7) HUYGHE.P. G., 1904: *Dictionnaire kabyle-français*, Deuxième Edition, Imprimerie Nationale, Paris.
- 8) IBALIDEN.F., IDRIGUEN.W. et TAMSAOUT. Th., 2013: *Tazrawt tasnalɣamkant n wawalen iwessaren n temnaɣt n Yiwaquren*, Tazrawt n Master, tavult n tesnilest, Tasdawit n Bgayet.
- 9) KHAMIS.N., LALALI.L. et KHALED.N., 2013: *Tazrawt tasnalɣamkant n wawalen iwessaren n tmeslayt n Bgayet (Imezzayen) d userwes d tmeslayt n Weqqas*, Tazrawt n Master, tavult n tesnilest, Tasdawit n Bgayet.
- 10) *Le Grand Robert de la langue française, 2005, version 2.0*, Le Robert/SEJER.
- 11) MAMMERI. M., 1998: *Poèmes kabyles anciens*, Alger, Laphomic.
- 12) SABLAYROLLES. J.-F., 2006: «Terminologie de la néologie: lacunes, flottements et trop pleins», *Syntaxe et sémantique n 7* (Franck Neveu éd.), Presses universitaires de Caen, p. 79-89. En ligne: [http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/15/44/01/PDF/HAL\\_JFS\\_20\\_2006c.pdf](http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/15/44/01/PDF/HAL_JFS_20_2006c.pdf)
- 13) SABLAYROLLES .J.-F., 2007: « Archaïsme: un concept mal défini et des utilisations contrastées », in *Stylistique de l'archaïsme*, Laure Himy-Pieri et Stéphane Macé (éd.), Presses Universitaires de Bordeaux, collection «Poétique et Stylistique», p. 1-13 (Manuscrit auteur).
- 14) SERME.J., 1998: *Un exemple de résistance à l'innovation lexicale : Les «archaïsmes» du français régional*, Thèse de Doctorat (nouveau régime) en sciences du langage, sous la direction de Jean-Marie Hombert, Université Lumière-Lyon 2.